

LES MOUCHES

Attirées par les arômes du verger
et, sans permission, déjà à l'intérieur
elles bourdonnent, en un vol irrégulier
puis se posent, piquent, tachent
un empoisonnement
qui donne envie de tuer!
Mouches, guêpes, moustiques
Et tous ces insectes bizarres.
J'allais utiliser une bombe insecticide
mais mon côté franciscain
et ami de l'environnement
me recommanda une mesure
plus écologiste
plus indulgente
plus existentialiste
... et plus artistique.
Je mis en œuvre l'aide au suicide
plus efficace et non polluante:
je pris sur l'étagère
"Les Mouches", de Sartre.
Et quel résultat!

Vasco Pereira da Costa

EN MARS

En mars fatalement, les oiseaux de la nostalgie voltigent,
Et comme l'agitation d'une voile par un vent doux
Frémissent à nouveau les plaines pures de la mémoire.

Au vol, j'offre encore docilement l'écho de l'enfance,
Mais les mains, Mère, mes mains,
Ne savent plus quel nid leur donner
Puisque les mots brûlent et un souffle soudain
Me brise.

Loin, les dieux quittèrent la mer immaculée,
Et les yeux lisses comme des ailes ou des étoiles,
Au fond de la vieille citerne les confinèrent.

Parfois, j'entends le bruit de l'eau sur les limons
Me les rendre brièvement presque entiers, presque intacts,
Mais les dieux ne donnent de la voix qu'aux brumes
À moi, le silence persistant qui me renvoie d'où je viens.

Brites Araújo

DOMINGOS REBELO EN S'EMIGRANT (*)

À Eduardo Bettencourt Pinto

À Emanuel Jorge Botelho

Était-il absent le peintre quand
sur l'ancien quai les femmes
débarquaient les maris les ballots
et les enfants? Nous ne le saurons peut-être
jamais, mais nous dira-t-on ce que regardent
ces yeux égarés
et perdus avant même de partir? Fenêtres
de Ponta Delgada, quels horizons fuiant votre regard
et se dérobent devant vous?
Pour seule et unique certitude, tout juste la durée
du geste en suspens, la quiétude
prolongeant l'urgence du départ pré-
-senti chez les objets qui, en se fractionnant, de la toile
s'absentent, se désagrègent : débris, donc,
ou résidus avec lesquels âmes et corps
s'alignent et se cousent, trop de matière pour cet exigü
sac de lambeaux antérieur à de circonstanciels
patchworks à la mode – oh comme ces mots taisent
l'émotion réfléchie des choses !

Mais s'il n'était point absent le peintre
son corps se partageait déjà, c'est certain
entre l'île et le voyage – métaphore qu'il inscrit
dans les cœurs renversés de la guitare étrangère à
cette femme assise nous fixant du regard au-delà du foulard
et du silence : elle seule témoignera la solitude
à laquelle le peintre se soumettait
quand, à la fin de son travail, du port il s'éloignait
et de la toile.

(*Naufrages Inscriptions*, 1987) **Urbano Bettencourt**

(*) À propos du tableau « Les Émigrants », de Domingos Rebelo (1891-1975)

NOSTALGIE

Écris-moi des lettres

sur du papier,

à l'odeur d'encre

et de mots répétés,

de ces mots

démodés.

Qu'ils soient cependant

en chair

et en sang

afin d'apaiser l'absence

Joana Félix

CERNÉ PAR LA DISTANCE

Je prends la mesure du temps

comme si en unité de temps

se calculait

l'envie de planer

loin

bien loin de l'île

- de la mer

- de la distance

Ruisseau Submergé (1991 : 43)

Maria Luisa Soares

JE NE SAIS PAS

Qu'ai-je donc,
que j'ignore?
Qui me comble
d'amertume,
d'anxiété
et me torture
sans même que je sache
pourquoi ?
- Qui est vide
couvert de tendresse?
- Qui est désir
malgré l'amour?
- Qui est rien
malgré tout ?
- Qui est vie
et n'est pas douleur ?
- Qui tourmente
et ne se sent pas,

qui ne tue pas
mais consume,
qui torture
subtilement
et dont personne
ne connaît le nom ?
- Qu'est-ce qui
me tourmente,
sans même que je sache
pourquoi ?
Est-ce un appel
d'infini ?
Est-ce un désir
d'autres Cieux ?
Est-ce un tribut
pour avoir une âme ?
Ou simplement :
est-ce d'être une femme ?

Madalena Férrin (*Poemas* 1954)

LES FILLES DE CHEZ MOI

Comme je les ai aimées les filles de chez moi

discrètes fabricantes de pénombre
elles veillaient sur mon sommeil comme si elles veillaient
sur mon rêve
elle répétaient avec moi les premiers mots
comme si elles répétaient mes vers
elles peuplaient le silence de la maison
en annulant le sol les pieds les portes par où
elles sortaient
en laissant toujours une trace de menthe
elles apportaient le matin
chaque matin
l'odeur du pain frais de l'humidité de la terre
du lait nouvellement trait

(si elles passaient maintenant à nouveau toutes ensemble
vous verriez comment l'air s'imprégnait de l'odeur douce et maternelle
des troupeaux de passage)

elles s'approchaient les filles de chez moi
et moi j'écoutais l'odeur inquiète de la mer
de leurs corps
parfois durs et froids comme des galets
parfois tièdes comme le noyau des fruits
en automne
elles me peignaient
et leurs mains étaient légères et fraîches comme des feuilles
au printemps

je ne me souviens plus de la couleur des yeux quand je regardais
les yeux des filles de chez moi
mais je sais que leurs yeux embrasaient
le soleil
et agitaient la surface des lacs
du jardin aux lacs où elles m'emmenaient main dans la main
les filles de chez moi
qui avaient des amoureux et avec eux
elles trahissaient
notre indéfinissable complicité

je pardonnais toujours et aujourd'hui encore je pardonne
les filles de chez moi
car je savais et je sais qu'elles le faisaient seulement
de par ce côté sombre de leur inexplicable bonté
le vice de la vertu de leur immense tendresse
de la tendresse ineffable de mon premier amour
de mon amour pour les filles de chez moi.

L'Abri des Pluies (1997) in 121 Poèmes Choisis, pp. 205-206.

Emanuel Félix

TANT, TANT DE CHOSES

tant de nuits tant d'hivers

tant de faims et de désirs

mon Dieu ! Tant de proxénétisme et de sodomie et de trahison

tant de cris tant de rage tant de sommeil perdu

tant, tant de solitude

et tant de crimes pour rien tant d'amour en vain

et tant de gens ont oublié

davantage désespèrent

et tous ceux

qui dans leur solitude immobiles espèrent

et ceux qui observent les navires ou qui vont

à la plage attendre D. Sebastião

(qu'il vienne ou non)

oh ! tant, tant de nuits

(tant) de solitude

REGARDS

toute la matinée la vie fut grise

l'âme mouillée et une tristesse

douteuse coulant du regard.

l'après-midi arriva les cheveux desséchés présage

d'un repos sur le lit de la paresse

sans vouloir se dévêtir ni ôter

les souliers de l'angoisse.

la vie sait qu'elle ne peut ouvrir la porte

et fuir de l'autre côté de l'éthéré.

pauvres et riches tombent comme des soldats vagabonds

dans le fossé de la vie. le bulldozer des rêves

couvrira de cauchemars le monde entier.

donc le jour se lèvera une nouvelle fois

la vie grise l'âme mouillée

et un regard triste qui tombe comme

les tuiles de la maison puis se brise.

Álamo Oliveira (1945)